TOPOGRAPHIE

N.° 6.

MÉDICALE

Du Charolois et de la ville de Charolles ;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 *janvier* 1811 ;

PAR P. PÉZERAT, né aux Combes, près Charolles

(Département de Saône et Loire).

> ...... *Si quis ad urbem sibi incognitam perveniat, circumspicere oportet ejus situm, quomodò scilicet ad ventos, et solis exortus jaceat.*
>
> HIPP., *de aëre, aquis et locis.*

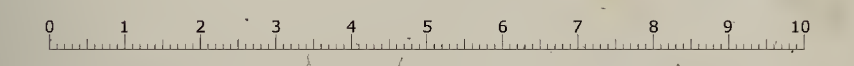


A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1811.



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.	M. LEROUX, DOYEN, *Examinateur.*
	M. BOURDIER.
	M. BOYER.
	M. CHAUSSIER.
	M. CORVISART.
	M. DEYEUX.
	M. DUBOIS.
	M. HALLÉ.
	M. LALLEMENT.
	M. LEROY.
	M. PELLETAN, *Président.*
	M. PERCY.
	M. PINEL.
	M. RICHARD.
	M. SABATIER.
	M. SUE.
	M. THILLAYE.
	M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
	M. DES GENETTES, *Examinateur.*
	M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
	M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
	M. RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PERE,

Docteur en Médecine,

ET

A MA MERE.

L'amour filial, le respect, la reconnaissance placent à la tête de cet Essai les titres les plus chers à l'homme, des noms partout vénérés.

P. PEZERAT.

AVANT-PROPOS.

La première occupation du médecin, en arrivant dans le pays où il se propose d'exercer son art, doit être sans doute d'étudier son exposition, la nature du sol, celle des eaux, la quantité de celle-ci relativement aux terres, le rapport qui existe entre les montagnes et les plaines, les caractères physiques et moraux des habitans, les qualités de l'atmosphère, les vents dominans, la manière dont se font les saisons; enfin les maladies régnantes. Muni de ces connaissances, non-seulement il lui est plus facile d'asseoir son diagnostic, mais encore il connaît les ressources que lui offrent les malades qu'il a à soigner, et les modifications qu'il doit faire subir aux moyens thérapeutiques. Ces différens points servent de fondemens à toute topographie médicale. C'est ce qui m'a engagé à présenter à la faculté, pour sujet de thèse, quelques considérations sur la topographie médicale du Charolois et de la ville de Charolles, où j'ai dessein d'exercer l'art que j'ai choisi. Je ne me suis point dissimulé les difficultés de mon entreprise : j'ai bien vu que mes forces n'y étaient point proportionnées; je sais qu'il m'aurait fallu des années d'observation qui me manquent; mais, dans la nécessité d'écrire, je n'ai pas hésité à préférer ce sujet à une compilation plus ou moins bien ou mal faite, qui ne m'eut pas été

de la même utilité. D'ailleurs je n'ai point prétendu atteindre à la perfection, et je m'estimerai assez heureux si ce premier essai n'est pas réprouvé des Professeurs à l'examen desquels je le soumets.

Lorsque, se bornant à l'observation des faits, on rejette toute discussion théorique, on a peu besoin de mettre à contribution les auteurs; tel est le cas où je me trouve : aussi ne verra-t-on point de citations dans le cours de cet opuscule.

Je dois aux leçons et aux écrits du professeur *Hallé* la plus grande partie des connaissances que j'ai en hygiène, et de m'avoir dirigé dans la coordination des faits contenus dans cette dissertation.

M. *Geoffroy*, sous-préfet à Charolles, mon bienveillant allié, m'a fourni plusieurs notes relatives à la population et au nombre des naissances et décès. Je saisis cette occasion pour lui en témoigner publiquement ma vive et sincère reconnaissance.

Les conseils éclairés du meilleur des pères m'ont été d'un grand secours. Les résultats que lui a fournis une pratique longue et heureuse de la médecine ont, ou sanctionné ceux que je devais à mon observation propre, ou suppléé à mon inexpérience.

TOPOGRAPHIE

MÉDICALE

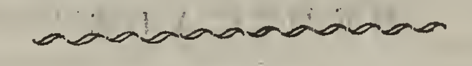
Du Charolois et de la ville de Charolles.

Cette dissertation se compose de deux parties, la topographie médicale du Charolois forme la première ; la seconde contient celle de Charolles :

1.° Donner la description rapide des lieux ; 2.° déterminer les causes de salubrité et d'insalubrité qu'ils présentent, et assigner les moyens propres à remédier à ces dernières ; 3.° indiquer les maladies régnantes, et les vues particulières de traitement relatives au climat et à la constitution des habitans ; telles sont les trois divisions principales auxquelles je rapporterai tout ce que j'ai à dire dans l'une et l'autre partie. Leur développement a nécessité plusieurs subdivisions qu'il serait superflu d'indiquer ici.

PREMIÈRE PARTIE.

Topographie médicale du Charolois.



§. I.er

Description.

Le pays qui nous occupe offre deux parties qui diffèrent, et par la nature du sol, ses productions, et par ses habitans. Pour procéder avec méthode et précision, je vais commencer par le décrire d'une manière générale : j'assignerai ensuite en peu de mots les caractères distinctifs de ses deux parties.

1.° *Description générale.*

Je prends pour limites des points remarquables sous les rapports géographique et médical, sans m'attacher strictement aux divisions établies par le Gouvernement, et motivées sur d'autres intérêts.

Le ci-devant comté du Charolois aux 22e et 23e degrés de longitude du méridien de l'île de Fer, aux 2e et 3e de celui de Paris; et au 46e de latitude boréale, est situé à l'extrémité méridionale de la Bourgogne, dans le département de Saône et Loire, dont il constitue un des arrondissemens.

Borné au septentrion, à l'est et au midi par des montagnes élevées, il répond, de ces différens côtés, à l'arrondissement d'Autun, à celui de Macon et au Brionnais ; au nord-ouest, il se continue avec le Nivernais : la Loire le sépare du Bourbonnais à l'ouest.

Il occupe du nord - est au sud - ouest une étendue de douze à quatorze lieues; de l'est à l'ouest un diamètre de six, et dans tous les autres sens un rayon de cinq.

Aspect du sol.

Le Charolois représente un plan très-inégal, incliné au sud-ouest. Des montagnes dont l'élévation est variable, très-irrégulièrement distribuées et très-nombreuses, lui donnent un aspect général peu agréable. Elles proviennent d'une chaîne considérable qui, partant de la Flandre et de l'Artois, traverse toute la France du nord au midi, et finit dans le Roussillon en se confondant avec les Pyrénées. Plusieurs sont très-élevées; telles entre autres celles de *Suin*, *de Sainte-Colombe*, du *Mont Saint-Vincent*. Elles donnent naissance à des chaînes de différentes grandeurs, dirigées pour la plupart du nord-est au sud-ouest. Une des plus considérables règne sur la rive occidentale de l'Arroux, et se continue avec celle qui borde la Loire.

En parcourant ce pays montagneux, on ne trouve de plaines qu'auprès de la Loire; et encore sont-elles circonscrites dans un espace très-limité.

Les vallées sont très-multipliées, par suite du grand nombre des montagnes; les principales se dirigent du nord - est au sud - ouest. Des rivières ou des ruisseaux coulent dans presque toutes, et y arrosent des prairies fertiles qui, placées au fond de ces vallées, ou sur les revers des collines et montagnes, ont une pente plus ou moins rapide, mais toujours sensible, jusqu'à ces eaux courantes.

Le Charolois était autrefois presque entièrement couvert de bois. Depuis qu'on y a creusé un canal, on en a détruit plus de la moitié; il en reste cependant encore beaucoup. La plupart de ceux qui subsistent sont des taillis; on ne trouve que fort peu de bois de haute-futaie. La nature seule a pris soin de les faire croître. L'art n'a point fait de frais pour y percer des issues dans les sens

convenables ; ils n'offrent que des chemins étroits et tortueux, accommodés au besoin des communications, et dans lesquels on a négligé toutes les règles de la salubrité. Ils couronnent des montagnes moins propres à la culture que les lieux bas. Partout celle-ci s'est étendue, et a répandu ses bienfaits.

Je vais dire un mot en particulier des rivières les plus considérables, parce que de leur connaissance résultera celle des vallées et des courans d'air principaux. Les seules qui méritent une description succincte, sont celle de *Loire*, d'*Arroux*, d'*Oudrache*, de *Bourbince*, de *Reconce*, de *Semence*, de *Sornin*. Elles se jettent les unes dans les autres, et vont se perdre en dernier lieu dans la Loire.

La Loire, que j'ai assignée pour limite au côté occidental, la plus forte de toutes, est peu de chose dans les chaleurs. Dans les saisons pluvieuses, et pendant la fonte des neiges, elle croît avec une rapidité étonnante, sort de son lit en peu d'heures, et produit les plus grands ravages, détruisant, renversant, entraînant tout ce qui se trouve sur son passage.

L'Arroux prend sa source à Arnay-le-Duc, passe par Autun, par Toulon, où il reçoit le Pontain, par Rosières, Geugnon, Rigny, et se jette dans la Loire entre Digoin et Lamothe Saint-Jean. Il ne coule sur le Charolois que depuis Toulon jusqu'à la Loire, c'est-à-dire, dans une étendue de cinq à six lieues. Dans ce trajet, il en occupe la partie nord-ouest. Il fait aller les forges de Geugnon.

La Bourbince tire son origine d'un grand nombre de petits ruisseaux, entre le Mont-Cénis et le Mont Saint-Vincent, coule parallèlement à l'Arroux, dont elle est distante de deux lieues sud-est; passe par les bourgs et villages de Blanzy, de Ciry-le-Noble, de Genelard, de Volesvre; un peu plus bas se dirige à l'ouest, baigne les murs de Paray-le-Monial, reçoit bientôt l'Oudrache, et se termine dans l'Arroux non loin de son embouchure. Elle a une étendue d'environ douze lieues.

L'Oudrache prend naissance à l'étang de Percy, qui alimente les forges du même nom, se dirige entre l'Arroux et la Bourbince, traverse Bragny, Saint-Vincent-les-Bragny, et, après un cour total de trois lieues, grossit la Bourbince de ses eaux.

La Reconce, née de l'étang du Roussay, forme, après un trajet d'environ trois lieues, l'étang du Verdrat, réservoir des forges du même nom, passe par le bourg de Viry, le village de Saint-Simphorien, les Charolles, par la ville de Charolles, où elle est grossie par la Semence, reçoit un quart de lieue plus bas la petite rivière de Pignère, touche Changy, Saint-Didier, Anzy-le-Duc, d'où elle se porte à angle légèrement aigu sur elle-même, parcourt les plaines de l'hôpital, en passant vers Mouteau, l'Hôpital, Saint-Yan, et s'unit à la Loire. Elle a plus de douze lieues de long.

La Semence, plutôt gros ruisseau que rivière, vient de l'étang de la Mouche, à trois lieues nord-est de Charolles, passe par Saint-Branché, Vandenesse, les Pasqueaux, et finit dans la Renonce, comme je l'ai dit.

Le Sornin traverse l'extrémité méridionale du Charolois près la Clayette.

La Loire seule est navigable; aucune des autres ne porte bateau; la plus considérable, est l'Arroux; viennent ensuite et sur le même rang, la Bourbince et la Reconce, puis le Sornin et l'Oudrache, enfin la Semence. Elles ont de trente à cinquante pieds pour largeur moyenne. La profondeur varie depuis un jusqu'à dix ou douze et plus. L'Arroux est rapide, son fond sablonneux; les autres, coupées par des étangs et des écluses, en sont beaucoup ralenties dans leurs cours. Elles ont un fond sablonneux au niveau des courans, dans les guets. Une vase épaisse formée par les débris des substances végétales et animales en décomposition le constitue au-dessus des écluses. La Bourbince est celle qui offre le plus de cette boue. Elles sont très-poissonneuses et contiennent beaucoup d'espèces différentes de poissons. Leurs eaux fournissent à quantité de moulins,

alimentent plusieurs forges, servent de mobile à des foulons et batteurs d'écorce.

On observe encore d'autres rivières, ou mieux de gros ruisseaux. Leur petitesse et leur peu d'étendue me dispensent d'en donner une description particulière. Je crois faire assez en les énumérant et en indiquant leur position ; ce sont la *Borne*, près Bourbon Lancy, le *Chambon*, le *Doublin* au sud-est de cette ville. Le *Pontain* à Toulon, et la rivière de *Pignère*. Elles ont la même direction que les précédentes; la grandeur seule les en distingue.

Une infinité de sources et de ruisseaux naissent des montagnes ou des étangs; très-rapides, ils entretiennent des moulins, fournissent du poisson et des écrevisses, et se perdent dans les rivières.

Le Charolois est traversé du nord-est au sud-ouest par le canal du même nom, qui va de Châlons sur-Saône à Digoin, et établit une communication entre la Saône et la Loire. Terminé depuis vingt et quelques années, il parcourt une étendue de seize lieues. Le vaste étang de Longpendu l'alimente par deux forts ruisseaux. Les chaleursde l'été diminuent souvent ses eaux, au point de le mettre à sec dans plusieurs points: on a été obligé de lui donner une direction très-tortueuse, afin de l'accommoder aux inégalités du sol : dans plusieurs endroits, son inclinaison très-marquée a nécessité la multiplication et le rapprochement des écluses; double cause de difficultés.

Malgré la destruction de plus des trois quarts des étangs pendant la révolution, il en existe encore une quantité. On cite comme les plus remarquables ceux de *Longpendu*, du *Rousset*, de *Martigny*, du *Verdrat*, du *Grand-Baronnet*, de la *Clayette*, de *Baubery*, de *Percy*, etc. Leur utilité consiste dans les moulins qu'ils mettent en mouvement, et dans le poisson qu'ils fournissent.

Les puits, très-multipliés, proviennent des montagnes, des rivières ou des étangs, suivant qu'ils sont placés plus près des uns que des autres.

Nature des eaux.

Tel est l'exposé des eaux contenues dans le Charolois, et duquel il résulte qu'elles sont très-abondantes relativement à l'étendue des terres. Les circonstances ne m'ont point permis d'en faire une analyse chimique exacte : j'ai un peu plus de données sur leurs propriétés physiques ; les caractères suivans sont les plus saillans qu'elles m'aient présentés sous ce double rapport. Celles des sources, des puits placés sur les revers ou au sommet des montagnes, sont claires, limpides; aucun corps visible à l'œil ne trouble leur transparence. Elles forment, par le repos, un précipité très-léger ou nul ; leur saveur n'a rien de désagréable : elles n'exhalent aucune odeur sensible ; mais leur pesanteur spécifique est considérable. Les eaux des ruisseaux qui naissent de ces sources joignent aux qualités qu'elles présentent celle d'être beaucoup plus légères. Celles des puits situés dans des lieux bas, au voisinage des étangs et des rivières tiennent habituellement en suspension des principes qui altèrent leur transparence, et leur communiquent une saveur peu agréable. Cela est surtout très-apparent à la suite des pluies. Les eaux des rivières ont de commun avec celles des étangs, d'être fortement colorées en jaune dans les temps pluvieux, et de contenir des substances organsées végétales et animales, qui facilitent leur altération pendant les chaleurs de l'été; mais elles en diffèrent essentiellement, en ce que leur agitation continuelle s'oppose à cette décomposition. D'ailleurs elles jouissent d'une légèreté spécifique plus grande. Les plus pures se trouvent dans la partie nord-est. Toutes, sans même en excepter celles des puits, dissolvent bien le savon, et sont un véhicule favorable à la cuisson des légumes. Il n'est cependant pas indifférent d'employer les unes ou les autres à ces usages, auxquels sont plus propres celles des ruisseaux et rivières.

Eaux minérales.

Bourbon Lancy, autrement Bellevue-les-Bains, petite ville à neuf lieues nord-ouest de Charolles, possède des sources d'eaux thermales, sans couleur ni saveur, dont la température offre des nuances variées depuis la tiédeur jusqu'à un haut degré de chaleur. On les regarde comme toniques, prises à l'intérieur. Elles sont employées avec avantage sous forme de bains et de douches, contre plusieurs affections nerveuses, telles que des tremblemens, des paralysies qui ne dépendent point d'une attaque d'apoplexie, et contre les rhumatismes chroniques. On leur attribue d'autres bons effets qui sont moins bien constatés.

Productions.

Non-seulement le Charolois, pays très-fertile, fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie; mais encore la partie de ses productions que ne peuvent consommer ses habitans, donne naissance à un commerce étendu. Je vais considérer ces productions dans les trois règnes de la nature.

Minéraux. Des minéraux les uns servent aux usages économiques, les autres sont employés dans les arts. On trouve beaucoup de mines de fer très-riches, une grande quantité de carbonate de chaux, dont on retire la chaux; la terre des potiers y abonde, ainsi que différentes espèces de pierres de bâtisse. Les salpêtriers en tirent beaucoup de nitrate de potasse, qu'on emploie avec avantage en médecine, et pour la fabrication de la poudre à canon. Le grand nombre de moutons, de cochons, de bêtes à cornes, favorisent sa formation.

Végétaux. La réunion des plaines, des montagnes, des vallées, des bois, des prairies, des rivières, des étangs, et de quelques marais, la nature du sol, qui n'est pas la même partout, l'exposition variée des différens lieux, tout cela devait apporter une grande va-

riété dans les végétaux : aussi leurs espèces sont-elles très-nombreuses. Je ne parlerai que de ceux dont l'emploi est de quelque utilité, soit pour les usages économiques, soit pour les arts : énumérer ceux dont on ne retire aucun avantage, serait être fastidieux, sans approcher de plus près du but que je me suis proposé : l'utilité et la concision.

Parmi les alimens nombreux que fournit le règne végétal, les graines céréales tiennent le premier rang, tant pour l'importance que pour la quantité. La plupart des terres produisent du froment; dans les autres croît le seigle; il n'en est aucune qui ne rapporte abondamment l'orge, l'avoine, le sarrasin, le maïs, le panis, le millet, le chenevis et la navette. Ces graines sont de très-bonne qualité; elles forment une des principales richesses du pays. Les pommes de terre blanches, rouges et jaunes, croissent assez indifféremment partout; les meilleures sont celles qu'on cultive dans les lieux élevés et secs; on en fait de riches récoltes. Les fruits, savoureux, sont communs sans être très-abondans. On retire des noix une huile assez bonne qui est très-utile pour tout le monde en général, et en particulier pour les personnes qui n'ont pas les moyens de se procurer de l'huile d'olive.

Le sol est peu propice à la vigne; quelques cantons fournissent du vin potable, mais bien inférieur à ceux si estimés de Bourgogne. Je dois noter ici les navets, petits, fermes et cassans, qui ont une saveur exquise. Ils ne croissent que dans la partie la moins fertile. La commune de Baubery fournit les meilleurs. On récolte du beau chanvre. La culture du lin est très-négligée. Le chêne, le hêtre, le charme, le bouleau, le tremble, le cerisier, le pommier sauvage, entrent dans la formation des forêts.

Les plantes médicinales, très-nombreuses et très-variées, par les mêmes causes indiquées pour la multiplicité des végétaux en général, croissent naturellement. On n'en cultive que très-peu dans les jardins. Elles sont bien nourries : le médecin en retire des remèdes efficaces, et peut les substituer avec avantage à ces médica-

mens composés, ces formules bizarres, enfantés par le charlatanisme et l'ignorance, et qui offrent d'innombrables variétés dans leur préparation et leur manière d'agir.

Animaux. Tout s'enchaîne dans la nature : ses ouvrages, même les plus disparates en apparence, tiennent les uns aux autres par des liens multipliés. Les êtres vivans, sentans et mouvans qui peuplent un pays, ont avec lui des rapports si intimes, que celui qui les a étudiés avec soin peut de la connaissance du climat déduire celle des animaux qui s'y trouvent, et *vice versâ*. Nous retrouvons ici cette influence du sol sur les animaux sauvages et sur ceux que l'homme a pliés à ses besoins et réduit à l'état de servitude.

Les pays montueux et les plaines, qui impriment des caractères si opposés aux hommes qui les habitent, n'en donnent pas de moins différens aux animaux qu'ils nourrissent : les bois, les montagnes sont très-favorables à leur multiplication. Le gibier du Charolois, qui prend beaucoup d'exercice, qui se nourrit d'alimens très-variés, qui a à sa disposition des plantes aromatiques, est bien supérieur en force et en saveur à celui des plaines, dont la vie est monotone, les courses peu fatigantes, la nourriture fade et uniforme. Ce que je dis ici du gibier doit s'entendre également de tous les animaux, et plus spécialement des sauvages.

Le sanglier, le loup, le renard, animaux dévastateurs, peuplent les forêts. Il est très-difficile de les détruire.

La vipère et la couleuvre sont, dans la classe des reptiles, les seuls dont il soit utile de faire connaître l'existence. La morsure de la première est dangereuse : on a vu des enfans périr de ses suites, faute de secours méthodiques donnés à temps. Je l'ai vue produire de très-graves accidens sur les adultes ; mais je n'ai pas d'exemple qui prouve qu'elle ait déterminé la mort à cet âge.

Le poisson est bon ; on préfère celui des rivières et des eaux courantes.

Parmi les quadrupèdes domestiques, je distinguerai le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet, la chèvre, le mouton et le cochon.

Les bœufs, assez gros, d'un poil fin, blanc ou d'une couleur qui en approche, se font remarquer par leur belle tournure, par leur force et leur activité. Il en est peu d'aussi bien faits : aussi les connaisseurs dans ce genre les recherchent-ils. Ils sont très-utiles dans les travaux de la campagne, et surtout dans le labourage, dont ils sont seuls chargés, conjointement avec les vaches. Le taureau qui n'a pas fléchi sa tête sous le joug ne se plaît que dans les combats. Le bœuf même conserve une partie de cette ardeur belliqueuse.

Les chevaux, pas très-grands, ont de la force; il leur manque cette finesse et cette élégance de formes si recherchées dans leur espèce. On aurait à desirer de beaux étalons pour relever la race de cet animal précieux : la bonté des pâturages est un sûr garant du succès qu'obtiendrait cette innovation salutaire. On emploie les chevaux, dans les voyages, comme monture, ou pour traîner les voitures; ils font une partie des charrois, mais ne tirent jamais la charrue. Les ânes ne sont pas d'une belle espèce. Les mulets, peu répandus, non originaires du pays, se tirent principalement de la Franche-Comté. Les moutons sont très-savoureux. Le gland et la pomme de terre nourrissent et engraissent quantité de beaux porcs.

Les basses-cours sont bien peuplées. Les volailles qu'elles fournissent dédommagent de leur peu de graisse, par leur saveur. Les oies et les canards donnent d'excellentes plumes pour les lits.

Habitations.

Huit villes se trouvent dans le Charolois, sans y comprendre celle du *Mont-Saint-Vincent*, qui est située sur une haute montagne, partie de celles qui le bornent au nord : ce sont, au midi, la *Clayette;* au nord-ouest, *Toulon* et *Percy; Bourbon-Lancy* au sud-ouest; à l'ouest, *Marcigny, Semur, Digoin;* au centre, *Charolles* et *Paray*. Ces villes sont peu considérables; leur population ne s'élève pas au-dessus de quatre mille ames. Dans le plus grand nombre, il se

borne à deux ou trois milles. Les maisons n'ont pas plus de deux étages, sans comprendre le rez-de-chaussée et les greniers; fort peu présentent un entresol; les chambres sont spacieuses, propres, élevées; les fenêtres grandes et multipliées. Les rues étroites, tortueuses, peu régulières, mal percées, règnent rarement dans toute l'étendue des villes; le plus souvent elles finissent les unes dans les autres, en formant entre elles des angles variés.

Les maisons sont très-rapprochées dans les campagnes; il est peu de communes où l'on puisse faire une lieue en ligne directe sans trouver sur sa route un ou deux forts villages, plusieurs hameaux et quantité de maisons rurales isolées. Les habitations des campagnes diffèrent dans les bourgs, les villages et les maisons rurales; elles y ont aussi des points de similitude : en commençant par ces derniers, la pierre, la chaux, les tuiles, matériaux communs, entrent dans la construction des uns et des autres; rarement voit-on des toits de chaume, même dans les maisons rurales. La solidité des maisons est encore un attribut commun à toutes. Si l'on en vient aux différences, l'on trouve que dans les bourgs les maisons offrent un premier étage et un rez-de-chaussée bien carrelés, pourvus de fenêtres proportionnées, pour le nombre et l'étendue, aux chambres, qui sont vastes. Les rues sont pavées dans quelques-uns : cet avantage manque au plus grand nombre. Dans les villages et maisons rurales, un simple rez-de-chaussée, composé d'une pièce, ou au plus de deux, constitue l'habitation; des carreaux ne garnissent point le plancher, que forme une terre battue plus ou moins dure, ou de larges pierres imparfaitement unies. Les granges, les écuries tiennent au bâtiment qui couvre le laboureur, ou occupent la même cour.

Atmosphère.

L'air est vif; la température de l'atmosphère, variable, passe souvent, et d'une manière brusque, du chaud au froid, et *vice versâ*. Les transitions du sec à l'humide, et réciproquement de l'humide au sec, ne

sont pas moins fréquentes que les précédentes, qu'elles accompagnent le plus communément. Les saisons ne se font pas toujours d'une manière régulière, par une suite bien naturelle de l'instabilité que nous venons de remarquer dans la température et l'état hygrométrique de l'air atmosphérique. L'été, ordinairement sec, offrirait des chaleurs assez grandes, si elles n'étaient tempérées par des vents frais très-agréables : il règne quelquefois dans cette saison des pluies abondantes. Le froid se fait sentir vivement pendant l'hiver; cependant celui-ci se passe rarement sans qu'on aie de beaux jours. La fonte des neiges et les pluies, qui font déborder les rivières et ruisseaux, écumer ou crever plusieurs étangs, rendent l'air humide pendant le printemps. L'automne est fréquemment pluvieux. Depuis trente ans que l'on a détruit une grande quantité de bois, les saisons ont éprouvé un changement remarquable : l'air en est plus sec, et l'été plus chaud.

Les vents dominans ne sont pas les mêmes dans les différentes saisons. Les vents d'est ou de sud-ouest règnent au printemps; en été, on observe ceux du nord et du sud-ouest; en automne, beaucoup de variations; cependant ceux du sud, du sud-ouest et de l'est, au commencement de cette saison, et ceux du nord et de l'est, sur la fin, sont les plus constans; le vent du nord souffle pendant tout l'hiver, sauf quelques légères exceptions : d'où l'on voit que les vents du sud-ouest et du nord sont ceux qui règnent le plus constamment. Ils éprouvent tous, dans les différens cantons, de nombreuses modifications, dues aux directions variées des chaînes particulières de montagnes. Le vend du nord donne toujours un temps beau et serein ; on en trouve la raison bien simple dans les régions qu'il parcourt avant d'arriver dans le Charolois; il traverse en effet une vaste étendue de pays sans trouver de mers ni de lieux marécageux, et ne peut, par conséquent, qu'être très-sec. Il n'en est pas de même de ceux de l'ouest, du sud et du sud-ouest, qui, venant de la Méditerranée et de l'Océan, se chargent de vapeurs aqueuses qui, condensées par la fraîcheur du pays que je décris, y tombent sous

forme de pluie, de neige, de grêle, etc. L'humidité des vents d'ouest et du sud-ouest, est encore augmentée par leur passage dans le Bourbonnais, pays plat, rempli d'étangs. L'abondance des pluies est directement liée à ces vents humides; l'observer sans eux, est chose peu commune. Il pleut, mais rarement, sous les autres rumbs de vents.

Peu d'années se passent sans orage; la fin de l'été et le commencement de l'automne leur sont favorables; car c'est alors qu'ils surviennent le plus fréquemment; ils jettent sur la terre des flots d'eau, ou la couvrent de grêle, suivent la direction des grandes montagnes, étendent leurs ravages sur un rayon d'une demi, d'une, de deux, trois lieues, dévastent les campagnes et détruisent quelquefois entièrement les récoltes qui se trouvent sur leur passage.

La neige tombe en novembre, couvre la terre pendant un temps variable pour sa durée, mais qui en général ne dépasse pas un mois; elle disparaît sous l'influence du vent du midi ou du soleil, se renouvelle, et fond de rechef une ou deux fois avant l'arrivée du printemps. Les sommets des plus hautes montagnes en sont seules garnies pendant presque tout l'hiver.

Les brouillards règnent en automne; on les voit s'élever le soir, à l'approche de la nuit, des lieux bas qu'occupent les rivières, les étangs, les fonds marécageux; ils sont épais, remplissent les vallées et s'y bornent. Les rayons du soleil les dissipent vers les dix heures du matin.

Population.

La population actuelle est de cent dix ou douze mille habitans. Les naissances des mâles l'emportent constamment sur celles des femelles, et cependant on compte plus de femmes que d'hommes. La guerre, ce fléau dévastateur, mais souvent indispensable, rend raison de cette contradiction apparente. Les campagnes n'ont que les bras indispensables à la culture; un plus grand nombre serait utile, je dis plus, serait nécessaire pour travailler les champs. Un, deux,

trois hommes, au plus; chargés dans une ferme de l'ouvrage qui en occupait cinq ou six, ne peuvent certes, malgré leur activité, s'en acquitter aussi bien. Il y a plusieurs années, pendant les troubles, les dissentions, les scènes affreuses qui ont désolé la France, les décès surpassaient les naissances. Depuis ce temps là, un ordre inverse s'est établi; et dans le dernier dénombrement, fait en 1806, on a trouvé une augmentation de plus de mille individus. Malgré cet accroissement, la population est encore loin d'être portée au degré que lui feraient atteindre quelques années de paix.

Caractères physiques et moraux des habitans.

Les Charolois doivent à la disposition de leur pays une grande partie des caractères physiques et moraux des montagnards, portés toutefois à un moindre degré que dans les montagnes très-élevées. Ils n'ont pas la même rudesse et la même âpreté de caractère. L'habitant du Charolois a une taille au-dessus de la moyenne, est bien proportionné; ses formes sont prononcées, son embonpoint médiocre, ses forces musculaires grandes, ses cheveux noirs; un maintien aisé, une contenance assurée, une démarche ferme se joignent à ces attributs. Il doit une figure agréable à un angle facial ouvert, à des traits réguliers, à un teint coloré, à des yeux animés, vifs, expressifs.

La menstruation s'établit à quatorze ou quinze ans, et même plus tard. Les femmes sont fécondes. Le laboureur, que ses enfans enrichissent, en a ordinairement quatre, cinq, six. Les hommes et les femmes parviennent à un âge avancé, quantité atteignent soixante ans; plusieurs arrivent à quatre-vingt, et quelques êtres privilégiés comptent la centaine.

Les tempéramens sanguin et le bilieux dominent. Des facultés intellectuelles développées, la franchise, la vivacité des passions, l'inconstance, l'activité, la gaieté, l'affabilité, l'hospitalité, attributs moraux, sont les caractères nationaux de l'habitant du Charolois; il

les porte dans la société, dans le sein de sa famille, dans ses travaux, dans ses plaisirs; on les retrouve dans les rapports commerciaux qu'il a avec les provinces voisines. Les troubles de la révolution, les horreurs qu'elle a entraînées, ont porté sur ces qualités naturelles une atteinte qui laisse encore des traces profondes. Depuis lors, la tristesse et la défiance ont remplacé la gaieté et la franchise: il est si naturel que celui qui a été si souvent trompé songe qu'il peut l'être encore! Cependant la nature reprend insensiblement ses droits; la confiance renaît peu à peu, et ne fera que s'accroître avec des circonstances plus favorables et le bien-être; enfin tout finira par rentrer dans l'ordre primitif. Cette époque desirable doit être d'autant moins éloignée pour cette partie intéressante du peuple français, qu'elle porte avec elle des forces pour résister à ses maux. En effet, l'homme du Charolois s'irrite contre le moindre revers, en est vivement affecté dans le principe; mais le calme succède bientôt à l'orage, et il ne tarde pas à oublier ses peines.

Culture.

Les terres, quoique difficiles à remuer, sont travaillées avec zèle et ardeur. La culture ne fait cependant que très-peu ou point de progrès; il semble qu'on devrait en attendre de l'activité des cultivateurs, mais cette activité est mal dirigée. Le paysan se traîne servilement sur les traces de ses ancêtres, et travaille comme il y a cent ans. Lorsque des personnes éclairées lui proposent quelque innovation utile, il la rejette en disant que ses aïeux ont bien vécu en suivant la même marche que lui, que c'est celle adoptée par tout le monde, qu'il ne s'en est pas mal trouvé, et qu'il s'y tient. Ainsi un entêtement aveugle lui empêche de discerner le bien du mal, et d'adopter les moyens les plus avantageux. On serait peut-être porté à croire, d'après cela, que la culture est encore dans l'enfance. Ce serait s'en former une idée fausse: ce n'est point ce que j'ai voulu dire; mon intention a seulement été de donner à entendre

qu'elle était susceptible de perfectionnement, et qu'avec plus de docilité de la part des laboureurs, elle deviendrait et moins pénible et plus fructueuse. On se sert, pour ouvrir et tourner la terre, des charrues à charriot; le timon est peu élevé, et se rapproche beaucoup de la direction horizontale; par cette disposition, les efforts n'éprouvent qu'une décomposition très-faible, et la puissance motrice agit avec un grand avantage. On n'ensemence les terres en blé que tous les deux ans: pendant l'année qui est destinée à leur repos, on leur confie des plantes qui les épuisent moins, telles que différens légumes, des pommes de terre, de l'orge. Le fumier qu'on emploie à l'engrais des terres est très-bon. On néglige beaucoup trop les moyens accessoires propres à augmenter la fertilité; on pourrait employer très-avantageusement les boues, le terreau végétal, les débris des maisons où entrent la chaux et le plâtre, ces substances elles-mêmes à l'état de pureté. Combien de végétaux ne jette-t-on pas sur les chemins, dans les fossés qui, rassemblés et entassés avec soin, donneraient, après une fermentation spontanée, un excellent engrais. Le seul changement dont se soit enrichi la culture consiste dans l'établissement de prairies artificielles; cette innovation mérite d'autant plus d'encouragement, que les prairies forment une des principales et plus solides richesses du pays. Les plantations d'arbres sur les pentes rapides des montagnes de l'extrémité nord-est, dont le sol sablonneux est sillonné de ravins profonds, serait un moyen très-efficace pour soutenir les terres et prévenir les effets des eaux qui couvrent de sable les prairies qui sont au pied de ces montagnes.

Industrie et commerce.

On fait, avec le chanvre que produit le sol, de bonnes toiles de ménage; on fabrique des draps grossiers de laine connue, dans l'idiome du pays, sous le nom de *tridaine*, et dont s'habillent les campagnards: les forges produisent une grande quantité de très-bon fer. Des vases propres en terre et en faïence sortent des ateliers des

potiers et faïenciers. Des tanneurs nombreux sont occupés à la préparation des cuirs. On trouve des ouvriers adroits dans presque tous les genres.

Le commerce étendu consiste uniquement dans les productions du pays. Les bœufs en forment une des principales branches; ils fournissent aux marchés de Ville-Franche, de Lyon; on en conduit à Paris: leur beauté, leur force et leur activité les font rechercher des habitans des pays voisins, qui les achètent pour la culture. Il sort tous les ans du Charolois des cochons et des moutons en grand nombre. Les ventes de froment, de seigle, d'avoine, produisent des sommes considérables. Le fer passe en grande partie dans les pays voisins. Le commerce du bois est en grande activité depuis environ vingt-cinq ans : il consiste surtout en merrain, en lattes, en pelles, en sabots et en bois de chauffage: ce dernier est conduit par eau jusqu'à Lyon et Paris. La destruction des bois continue sans qu'on les remplace. Leur exportation sera réduite à très-peu de chose dans quelques années. L'argent qui provient de la vente de ces différens objets est employé à se procurer les productions étrangères au sol, et qui sont utiles à la vie, ou qui répandent sur elle quelques agrémens. Ces différentes branches de commerce sont dues à la fertilité du pays : ses productions seules en font la base; l'industrie des habitans n'y ajoute que peu : c'est une raison pour qu'elles se soutiennent toujours au même degré. Tout ce qui tendra à les augmenter tendra nécessairement à enrichir le pays. Le perfectionnement de la culture est sans contredit le meilleur moyen de les étendre.

2.° Description comparée et rapide des deux parties dont le Charolois est composé.

Le Charolois, que je viens de décrire d'une manière générale contient deux parties distinctes par la nature du sol, par les productions, par les habitans, etc. Inégales en grandeur, elles occupent, la plus

petite, un diamètre de trois lieues à l'extrémité nord-est ; la plus grande, le reste du pays. Dans celle-ci, les montagnes sont très-nombreuses, peu élevées, recouvertes par la couche végétale ; composées à leur centre et jusqu'à peu de distance de leur surface, de carbonate de chaux ou de pierres jaunâtres, disposées par couches régulièrement placées les unes au-dessus des autres, et qui ont peu d'épaisseur. Le sol est formé à sa superficie par une couche végétale, épaisse dans les vallées, mince sur les montagnes où elle n'a quelquefois qu'un demi-pied ou un pied. Cette terre végétale, résidu de la décomposition des bois, dont l'origine est très-reculée, est excellente. Elle a une couleur jaunâtre, brunâtre; elle offre beaucoup de liant, est douce au toucher. On la voit assez fréquemment se gercer sous l'action des grandes chaleurs. Les terres labourées et les prairies jouissent de la plus grande fertilité ; on cultive avec avantage le forment dans tous les points ; le foin est excellent ; la vigne, qu'on a essayé d'y faire croître, donne du vin très-mauvais. Les villes sont multipliées ; les bourgs, villages et maisons rurales très-rapprochés, les habitations bien bâties (c'est surtout à elles qu'on doit rapporter ce que j'en ai dit plus haut d'une manière générale). Les animaux domestiques ont beaucoup de force. La vigueur, l'activité caractérisent les habitans, assez unis entre eux.

Celle-là présente des montagnes plus élevées, formées, à leur centre, par d'énormes masses solides, très-dures, à base de silex, hérissées à leur sommet de rochers de même nature. Un sol sablonneux, non lié, ne contenant que peu de terre végétale, peu fertile, qui repose à nu sur les rochers, ou qu'en sépare une couche intermédiaire pour sa consistance et sa nature. Les principales productions, consistent en seigle et en blé noir; la culture du froment ne réussit que dans quelques terres. Les prairies sont rouilleuses dans plusieurs endroits, le foin médiocre. Les communes de Pressy, de Chide, fournissent un vin potable. Cette partie n'offre aucune ville; on y trouve, relativement, beaucoup moins de villages que dans l'autre; les maisons rurales sont mal construites, souvent couvertes

de chaume. Les animaux domestiques ont moins de force ; les habitans sont plus pauvres, moins francs, mais plus industrieux, livrés à la chicane, divisés par la discorde. Telle est la marche de l'esprit humain, tels sont les défauts des hommes, que souvent ils semblent se plaire à agraver leurs maux. Vivans dans l'union, ceux-ci seraient beaucoup plus heureux : il semblerait que leur peu de fortune dût leur en faire un devoir ; mais bien loin de-là, elle devient la cause de leurs dissentions. Tenant fortement au peu qu'ils possèdent, ils plaident continuellement, et pour les choses de la moindre conséquence ; trop aveugles pour voir qu'ils se ruinent en frais, aussi forts pour les petites que pour les grandes affaires, et trop entêtés pour se rendre à la raison.

§. I I.

Causes de salubrité et d'insalubrité : Moyens de remédier aux dernières.

Tous les pays présentent des conditions avantageuses et désavantageuses sous le rapport de la salubrité. Elles ne sont pas réunies dans tous en même nombre : dans les uns, les dernières l'emportent sur les premières ; dans d'autres, on observe la prédominance inverse. Le Charolois ne fait point exception à la règle générale ; il a aussi ses causes de salubrité et d'insalubrité. Celles-ci sont les moindres, à mon avis : l'exposé impartial des unes et des autres va mettre à même d'en juger.

Les classes établies par le professeur *Hallé*, dans ses cours d'hygiène, m'ont paru très-propres à la coordination des faits que j'ai à exposer dans cet article, et qui sont tous du ressort de l'hygiène : c'est à elles que je vais les rapporter.

1.° *Circumfusa.*

Les causes de salubrité et d'insalubrité comprises dans les *circumfusa* portent, en dernier résultat, sur les propriétés de l'air atmosphérique et de la lumière. L'air est salubre, quand il n'est chargé d'aucune émanation étrangère à sa nature, quand il contient une assez grande proportion d'oxigène, quand il est médiocrement sec, quand sa température est modérée, plutôt fraîche que chaude, quand il est agité. De la réunion, en plus ou moins grand nombre, de ces conditions avantageuses résultent les degrés variés de la salubrité de l'atmosphère. Cela posé, voyons les rapports qu'a l'air du pays qui nous occupe avec cet état desirable.

L'activité de la végétation, la grande quantité des prairies et des jeunes bois, répandent dans l'atmosphère l'oxigène en abondance. Ces végétaux absorbent en même temps l'humidité excédante, et le gaz acide carbonique, résidu de la respiration, et que les hommes et les animaux répandent continuellement dans l'air qui les environne et les vivifie : Première et triple cause de salubrité, plus sensible au printemps et en été, que dans les autres saisons. Il est reconnu que l'air adhère à l'eau, et que celle-ci, en se mouvant, le déplace et l'entraîne avec elle : or, comme les rivières et les ruisseaux sont très-rapides, il en résulte une agitation continuelle, très-sensible, qui dissipe les émanations nuisibles qui s'élèvent dans plusieurs endroits. De plus, la direction de ce mouvement, qui est celle des eaux, est très-utile en ce qu'elle contre-balance les vents du sud-ouest et de l'ouest, qui, comme je l'ai fait remarquer, sont toujours chargés d'humidité et amènent le mauvais temps. La multiplicité des eaux courantes et leurs directions particulières donnent naissance à autant de courans d'air différens, dont l'utilité ne me paraît pas équivoque. Le ralentissement que les écluses apportent au cours des rivières tend à diminuer ces bons effets; mais les ailes des moulins compensent en partie ces inconvéniens, par l'impulsion

qu'ils communiquent à l'air. Les montagnes s'opposent à la trop grande impétuosité des vents, les brisent, les réfléchichent dans mille directions différentes, et les font pénétrer partout. D'un autre côté, elles augmentent l'étendue de la surface terrestre. D'où une plus grande absorption de l'humidité, qui, sans cela, serait trop considérable, vu la quantité des eaux. La destruction des bois a facilité la circulation de l'air.

Je passe aux causes générales d'insalubrité. On les verra, pour la plupart, diminuées ou annihilées par la disposition du sol.

Une des principales se trouve dans la température de l'atmosphère; ses variations la constituent. Elle est commune à plusieurs parties de la France, mais existe surtout dans les pays montueux. Elle devient la source d'une foule de maladies, comme nous le verrons plus bas. Il est impossible de la détruire, et elle existera toujours à un plus ou moins haut degré. Avec des soins, on peut se soustraire à son influence et prévenir ses funestes effets. Les nuits d'été sont très-fraîches, surtout au voisinage des eaux courantes et autres.

Les débordemens, qui ordinairement chargent l'air de beaucoup d'humidité, sont ici peu nuisibles. L'inclinaison très-marquée des plans formés par le terrain qui occupe les bords des rivières et ruisseaux, prévient la durée des épanchemens aqueux, et détermine la prompte rentrée des eaux dans leur lit. Rarement les voit-on se prolonger au-delà de huit ou quinze jours. Le peu d'étendue en largeur des vallées borne les épanchemens, s'oppose à leur extension; par-là la couche d'eau qui a franchi les limites dans lesquelles elle avait coutume de se maintenir a une épaisseur fort grande et très-peu d'étendue, et présente peu de surface à l'air, qui n'en dissout qu'une petite quantité. La direction tortueuse des vallées, les chaînes de monticules et de montagnes qui les bornent, mettent obstacle à la propagation des émanations aqueuses et diminuent l'évaporation, parce que c'est toujours la même partie d'air qui touche la surface de l'eau, et qui, une fois saturée, n'en peut plus dissoudre. Mais si l'atmosphère générale en est moins humide, celle des vallées l'est

beaucoup plus, le soleil n'y pénètre que difficilement, ou ses rayons sont absorbés par la verdure qui les pare ; les collines limitrophes, dont le sol est jaune-brunâtre, ne les réfléchissent pas avec force : nouvelle cause qui concourt, avec les précédentes, à diminuer la force de l'évaporation. Ajoutons à cela l'époque peu chaude de la crue des eaux. Enfin l'activité de la végétation au voisinage des rivières tend à produire le même effet. Ces avantages ne se retrouvent pas sur les bords de la Loire et sur ceux de la Renonce, près de son embouchure, où règnent des plaines sablonneuses.

Les effluves délétères qui s'élèvent des étangs et des marais, et leurs effets funestes, sont mitigés par les mêmes causes que je viens d'indiquer pour les débordemens ; car le peu de lieux marécageux qu'on rencontre et les étangs occupent le fond des vallées. Une autre influence vient ici s'ajouter aux précédentes; c'est celle des bois qui les entourent, et qui, non-seulement s'opposent physiquement à la dissémination des miasmes qui s'en élèvent, mais encore les absorbent. Je remarquerai aussi que la profondeur des étangs est encore plus utile que l'épaisseur de la couche d'eau sortie du lit des rivières; car leur fond est formé d'un terreau végétal d'autant plus épais, qu'on ne les dessèche jamais pour les cultiver. Je demande quelles vapeurs infectes et mortifères ne s'en éléveraient pas, s'il était exposé immédiatement ou presqu'à nu à l'action de l'air ou du soleil.

Les brouillards portent atteinte à la santé de l'homme et des animaux : les personnes qui habitent près des rivières et des étangs y sont plus immédiatement exposées que les autres. Ils portent principalement préjudice, pendant les nuits d'automne, aux bœufs qui couchent dans les prés, et aux pâtres qui les y gardent.

Le rouissage du chanvre se fait soit dans des marres et des étangs, soit dans les rivières. Dans tous les cas, il est très-nuisible par la corruption qu'il communique à l'eau, et par les émanations qu'il répand dans l'atmosphère. La macération dans les eaux stagnantes est la plus dangereuse, parce qu'elle en altère plus promptement et

plus profondément la nature que lorsqu'elles sont agitées. Le rouissage dans les rivières ne laisse pas que de présenter de très graves inconvéniens. Plusieurs fois on a vu, dans les années où la récolte de ce précieux végétal était très-abondante, l'eau des rivières être gâtée au point d'exhaler une odeur fétide très-sensible. Alors le poisson, d'abord enivré, ne tardait pas à périr en grande partie. Deux vices essentiels dans cette préparation; l'habitude de faire rouir tout le chanvre en même temps, et celle de choisir une température chaude, augmentent les inconvéniens qui y sont attachés.

Ce que je viens de dire sur les *circumfusa* tient uniquement aux différentes qualités de l'air libre et de l'atmosphère générale : je vais m'occuper actuellement des habitations, de l'air qu'elles contiennent, des qualités de l'atmosphère partielle qui les environne, et de la lumière qui y pénètre.

Nous avons vu que les villes sont peu étendues et leurs maisons composées, au plus, de deux étages : de cette double disposition résulte un commun avantage; c'est que les habitations réunies en petit nombre dans le même lieu, et départies sur un espace de terrain assez grand relativement à ce petit nombre, se trouvent en rapport avec une masse considérable d'air, dont le renouvellement est facile. Les vastes dimensions des appartemens sont avec les familles qu'ils recèlent dans les mêmes rapports qui lient ces dispositions aux habitans de chaque ville. Les uns et les autres ont pour résultat la pureté de l'air. Envisagées de leur mauvais côté, ces villes présentent à la circulation de l'air dans leur intérieur des obstacles qui tiennent à la disposition indiquée des rues, dont l'étroitesse s'oppose aussi au libre accès de la lumière. La boue, l'eau, et d'autres saletés, que l'on n'enlève pas avec assez de soin, chargent l'air de substances hétérogènes peu propres à le rendre salubre.

Quoique généralement mieux bâties, plus spacieuses et plus propres que dans les pays pauvres, les habitations des campagnes offrent cependant de grands inconvéniens, plus marqués à l'ex-

trémité nord-est, signalée plus haut d'une manière peu favorable, que dans le reste du pays. Un assez grand nombre d'entre elles, placées au bord des étangs, des forêts, se trouvent dans un air humide ou stagnant. Le voisinage des étables faisant corps avec la maison, celui des fumiers, ordinairement placés dans les cours et entourés d'humidité, ou nageant dans une eau croupissante et infecte, concourent puissamment à vicier l'air. Les ouvertures par lesquelles il pénètre avec la lumière regardent indifféremment dans tous les sens; elles ne sont pas assez multipliées; elles ont de trop petites dimensions : une porte et une fenêtre fermées ou seulement entr'ouvertes pendant l'hiver, sont les seules. Les émanations terrestres s'élèvent facilement à travers le sol battu qui tient lieu de carreaux. Le nombre des habitans est, dans plusieurs, trop grand pour l'étendue du logement. Enfin la malpropreté vient aussi agraver ces fâcheuses dispositions.

On peut remédier aux causes d'insalubrité comprises dans les *circumfusa*, en les détruisant ou en se soustrayant à leur inflence. Rendre la température uniforme, et s'opposer à l'existence des brouillards, sont deux choses également impossibles. Les *applicata* fournissent les meilleurs moyens de se garantir des variations atmosphériques, et je renvoie à en parler à leur article. Comme les brouillards règnent principalement pendant les nuits et les matinées d'automne, dans les lieux bas et humides, on peut facilement les éviter. On en garantira le bétail en le faisant coucher pendant cette saison dans les étables ou dans les prairies les plus élevées. On substituera avec avantage pour la salubrité, mais non pour la bonté du chanvre, le rouissage sur l'herbe à celui dans l'eau. Ce dernier serait moins nuisible, si on l'opérait dans un temps plus froid et à différentes époques. Elargir les rues, les alligner; en percer du nord au midi, de l'est à l'ouest; en exhausser plusieurs et leur donner plus de pente, les entretenir propres; tels sont les principaux changemens à desirer dans les villes. Ces vues n'ont point échappé au Gouvernement; et depuis quelques années

elles commencent à être exécutées. Pour ce qui concerne les maisons rurales, l'éloignement des fumiers, des étables, de tout ce qui peut s'opposer au libre accès de l'air et de la lumière; la multiplication des ouvertures, principalement à l'est, les soins de propreté, le carrelage, forment les points de réforme les plus essentiels. On peut y joindre, pour les habitations voisines de quelques foyers d'émanations nuisibles, des plantations entre elles et ces lieux impurs. C'est un excellent préservatif contre l'action des effl uves marécageux.

Je ne crois pas m'éloigner de mon sujet, en traçant ici un plan abrégé de la manière la plus avantageuse de placer et distribuer les maisons rurales dans le Charolois.

Il y a deux choses à considérer dans la construction d'une maison: 1.° la salubrité, 2.° la commodité et l'agrément. L'une et l'autre doivent se trouver tant dans les objets extérieurs que dans la distribution de l'habitation. La première est la plus essentielle; on l'obtiendra à l'extérieur, en choisissant un lieu sec, élevé, hors de la portée de toute émanation nuisible, marécageuse ou autre, exposé à l'est, balayé par le vent du nord, garanti de ceux du midi et du sud-ouest; à l'intérieur, les appartemens seront spacieux; les ouvertures par lesquelles l'air et la lumière y pénètreront auront de l'étendue; on les dirigera à l'est; il sera nécessaire d'en pratiquer quelques-unes à l'ouest, opposées aux précédentes, afin d'établir des courans, lorsqu'on le jugera nécessaire. La propreté ne doit pas être perdue de vue. La commodité et l'agrément résulteront de la proximité d'un ruisseau, d'une fontaine, de prairies; du voisinage de bois, de bosquets, qui, sans s'opposer à la circulation de l'air, recréeront agréablement la vue : c'est ainsi que, placées au midi et à l'occident, ces plantations serviront sous le rapport composé de la salubrité et de l'agrément. Je n'ai point de règles fixes à établir sur la manière de se procurer la commodité à l'intérieur, puisqu'elle est relative aux goûts des individus et aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent. Toutes ces règles sont de la plus haute impor-

tance: celles surtout qui dirigent l'emploi des agens extérieurs; car, quand elles manquent, les autres sont peu utiles. Nous avons une infinité de revers de montagnes et de collines qui réunissent toutes ces conditions; rien ne serait plus facile que d'y placer les maisons qu'on construira par la suite : mais comment espérer de faire adopter aux gens des campagnes ces vues qui, quoique très-simples, sont cependant au-dessus de leur conception? Des conseils ne peuvent assurément pas atteindre ce but, tant qu'ils ne seront donnés que par quelques amis du bien public : ils seraient plus persuasifs venant de tous les gens éclairés, bien pénétrés d'avance de leur utilité. Des réglemens, des arrêts émanés du Gouvernement, pourraient seuls les faire suivre d'une manière générale.

2.° *Applicata.*

L'habillement de l'homme des campagnes se compose d'une chemise dont il change toutes les semaines, d'une veste longue, d'un justaucorps échancré antérieurement et descendant en arrière un peu au-dessous des fesses, d'une culotte ou d'un pantalon, de bas et d'un chapeau dont la forme est exactement adaptée à celle de la tête et dont les ailes rondes, très-étendues, sont horizontales. Plusieurs portent des chapeaux à trois cornes. Ces vêtemens sont étroits, et exercent sur les muscles une compression uniforme et assez forte, qui favorise l'action des muscles et leur donne de l'énergie. La nature du justaucorps, de la veste et de la culotte, n'est pas la même dans les différentes saisons : légers pendant le printemps, l'été et le commencement de l'automne; une toile rousse, grossière, les forme alors. Ceux du reste de l'année sont faits avec une grosse étoffe de laine (*la tridaine*), qui est très-isolante, surtout quand elle est neuve. Les premiers ne jouissent pas de cette propriété isolante à un assez haut degré, non proportionnée sous ce rapport avec les variations de la température. Pendant la belle saison, les campagnards ne portent point de bas; ils en ont de laine pour l'hiver. Des sabots larges ou

des souliers couverts dans lesquels le pied est à l'aise, forment leur chaussure. Les campagnardes ont en tout temps des vêtemens assez uniformes, et mauvais conducteurs du calorique. Pendant les chaleurs de l'été et dans ses plus pénibles travaux, le paysan ne garde que sa chemise et sa culotte : le moyen est bon sans doute pour réfléchir les rayons solaires, mais il ne suffit pas pour empêcher que son corps, livré à un exercice violent, ne soit bientôt couvert d'une sueur abondante. La pluie, les orages qui surviennent alors subitement agissent sur lui d'une manière d'autant plus intense et plus nuisible, par la transition rapide du chaud au froid, qu'il s'y trouve plus immédiatement exposé, et qu'il n'a pas le temps de s'en garantir.

Dans les villes, il n'y a rien de constant pour la forme des vêtemens que règle la mode; l'étoffe dont ils sont faits est à peu près la même dans tous les temps de l'année; elle varie seulement pour la classe des artisans vêtus très-légèrement pendant l'été. Il n'en résulte que peu d'inconvéniens, vu que, par le genre même de leurs occupations, ils sont peu exposés aux intempéries de l'atmosphère.

Les lits des habitans des villes et des personnes aisées sont propres et bons. Si on avait quelque chose à leur reprocher, ce serait leur trop grande mollesse; elle dispose à la paresse, est cause qu'on prolonge trop le sommeil, et diminue l'énergie. Ceux des paysans ne méritent point ce reproche, ils ne pèchent point par leur trop de bonté, mais par leur malpropreté, due et au grand nombre de personnes que recèle le même lit, et au défaut de draps blancs, vu que deux ou trois lits servent pour tous les membres d'une nombreuse famille : les malades sont ordinairement couchés à côté de leurs parens en santé.

Les jeunes gens usent beaucoup des bains d'eau courante; les personnes âgées les négligent trop. Ils entretiennent la peau dans un état de propreté et d'activité très-avantageux. Leur usage habitue le corps aux changemens de température, et dispose à supporter sans danger les variations atmosphériques.

Il est facile d'obvier à l'emploi vicieux des *applicata*; il suffirait

pour cela, 1.° d'odopter des vêtemens uniformes et isolans pour toutes les saisons, tels que ceux de drap; 2.° que les laboureurs les portassent constamment dans leurs travaux, ou du moins qu'ils s'en couvrissent dès qu'ils quittent ceux-ci, et quand il survient des changemens dans l'air atmosphérique, soit qu'il passe seulement du chaud au froid, soit qu'il se charge en même temps d'humidité; 3.° qu'on entretînt la propreté en changeant fréquemment de linge, en prenant des bains, et en évitant de coucher plusieurs ensemble.

3.° *Ingesta.*

De la qualité des alimens, des boissons et des assaisonnemens, de la quantité qu'on en prend, des heures destinées aux repas, résultent des considérations importantes. Les alimens ne sont pas les mêmes sous ces différens points de vûe dans les diverses classes du peuple. La plus nombreuse, celle des laboureurs, prend trois repas par jour, le matin et le soir à huit ou neuf heures, et à une ou deux de l'après-midi; elle se nourrit presque entièrement de végétaux. Un pain assez bon, compacte, qui conserve long-temps sa fraîcheur, formé de seigle ou de moitié seigle et moitié froment, desquels on n'a pas séparé le son, des pommes de terre, des raves, différens légumes et fruits, sont les principaux alimens qu'ils tirent du règne végétal. Les animaux ne fournissent pour leur consommation habituelle que le laitage, les œufs et la chair de porc; chaque famille tue à la St.-Martin un cochon qu'elle sale, et dont elle use pendant toute l'année. La viande de boucherie est réservée pour les fêtes. Dans ces jours de réjouissances, ils mangent avec excès de la viande préparée en ragoûts, mets d'autant plus exquis pour eux, qu'ils en sont privés long-temps. La soupe faite avec différens légumes et du lard fumé; des bouillies de maïs, de millet, de froment; des crêpes, des beignets grossiers, compactes, très lourds; du lait, des fromages, mets très-simples, presque entièrement dépourvus d'assaisonnement, sont les seules dont ils usent habituellement. Ceux de la partie nord-

est consomment beaucoup de sarrasin en bouillies les plus grossières; ils le font aussi entrer dans leur pain. Tous ces alimens sont préparés d'une manière peu délicate, mais l'appétit, le premier des assaisonnemens dont ils sont rarement dépourvus au sortir de leurs pénibles occupations, sait mieux que le meilleur cuisinier leur donner une saveur exquise. Leur grossièreté est avantageuse; par elle ils sont plus difficiles à digérer, restent plus long-temps dans l'estomac, et ne demandent pas à être souvent renouvelés. Si, au contraire, ils eussent été plus délicats, leur prompte absorption, chez ces hommes robustes, aurait exigé leur introduction dans l'appareil digestif à des époques trop rapprochées.

Les habitans des villes font quatre repas par jour, le matin, à midi ou à une heure, à quatre ou à cinq de l'après-midi et à huit du soir. Leurs alimens sont variés et très-bons; ils en prennent souvent outre mesure: on peut leur reprocher d'être trop enclins aux plaisirs de la table et à la gourmandise. L'oisiveté dans laquelle les personnes aisées passent leur vie, et l'abondance de tout ce qui est nécessaire pour bien garnir une table sont les causes de ce penchant.

Le vin est la boisson habituelle des riches et des citadins, comme l'eau est celle des laboureurs. Parmi ceux-ci un petit nombre des plus riches seulement en boivent habituellement; les autres n'en prennent que le dimanche et avec excès, ce qui leur fait plus de mal que de bien. On en consomme une grande quantité; il est généreux, fourni en petite partie par le sol; la majeure partie vient du Maconnais et des bons vignobles de la Bourgogne. On use avec modération des liqueurs spiritueuses: l'eau est bonne; je n'ai pas remarqué qu'elle ait produit de mauvais effets par sa nature. Une source féconde d'indispositions et de maladies est, chez les paysans, pendant l'été, l'usage inconsidéré qu'ils font de l'eau froide pendant qu'ils transpirent abondamment.

On emploie des assaisonnemens, mais sans excès, en cela l'usage est d'accord avec les règles hygiéniques. Les organes digestifs de

ces hommes vigoureux n'ont pas besoin d'excitans artificiels pour remplir la fonction importante dont ils sont chargés.

Le régime des enfans à la mamelle est très-vicieux, souvent on les confie à des nourrices dont le lait est vieux ; on leur donne le sein trop souvent, et toutes les fois qu'ils crient, ce qui surcharge leur estomac, trouble leurs digestions, et les expose à beaucoup de maladies. La bouillie, mets indigeste, dont s'accomodent à peine les estomacs des adultes, est l'aliment qu'on donne à l'enfant pendant la lactation et après le sevrage : on la fait avec de la farine fine de froment et du lait de vache ou de chèvre. Malgré les conseils des gens éclairés, on ne peut parvenir à la faire proscrire.

D'après ce que je viens de dire, on n'a rien à reprocher aux alimens et aux boissons quant à leur nature ; leur emploi pourrait être mieux dirigé, distribué plus également. Les habitans des campagnes devraient, avec l'argent qu'ils dépensent au cabaret, se procurer du vin qu'ils boiraient chez eux. Il serait très-important qu'ils acidulassent leur eau avec du vinaigre pendant les chaleurs de l'été ; ils devraient se garder alors de boire froid quand ils ont chaud.

4.° *Excreta et retenta.*

La première apparition du flux menstruel a lieu de quatorze à seize ans, et même plus tard. Les causes de suppression de cet écoulement périodique auxquelles les paysannes, moins abondamment réglées que les femmes des villes, sont presque continuellement exposées, en ont des effets moins funestes. L'agent suppressif principal des menstrues et des lochies, est le froid, qui agit ou par le moyen de l'air atmosphérique, ou par l'intermède de l'eau. Toutes les évacuations naturelles ou artificielles sont très-exposées à être supprimées sous l'action des mêmes causes. On observe très-fréquemment la suppression de l'exhalation cutanée. Elle reconnaît deux causes, dont la manière d'agir diffère essentiellement ; l'une s'opère directement, l'autre par voie de sympathie ; les change-

mens subits de la température atmosphérique constituent la première, qui porte son influence sur tout le monde, mais plus particulièrement encore sur les cultivateurs: ce sont eux encore qui sont presque exclusivement exposés à la seconde, non qu'elle tienne à leur genre d'occupation, mais parce qu'elle dépend d'une imprudence qu'ils commettent presques seuls; cette imprudence, je l'ai déjà notée sous un autre rapport, c'est la mauvaise habitude qu'ils ont de se gorger d'une eau de source, la plus fraîche qu'ils puissent trouver, dans le moment où ils ont le plus chaud, et où une sueur abondante couvre toutes les parties de leur corps.

La seule manière de prévenir ces suppressions, est de ne pas s'exposer aux causes qui les produisent: les moyens d'y parvenir rentrent dans ceux que j'ai indiqués au sujet des *applicata* et des *ingesta.*

On trouve un abus qui s'observe dans biens d'autres endroits, et que je ne crois pas moins utile de rappeler ici. Nombre de femmes et quelques hommes sont dans l'usage de se faire saigner tous les ans au printemps. L'homme est soumis, plus qu'aucun autre animal, à l'influence de l'habitude; l'omission de ces saignées devient la cause d'une foule de maladies; on ne peut détruire tout à coup cette coutume vicieuse, sans exposer à de grands dangers ceux qui sont pliés sous ses effets. Les médecins éclairés sont retenus par la crainte de remplacer le mal par le pire. Ce n'est que peu à peu qu'ils redressent ce mauvais pli.

5.° *Gesta et acta.*

Le terme moyen du temps consacré au sommeil est pour le citadin de sept à huit heures, et pour le campagnard, de six; durée en raison inverse du travail et du besoin de se reposer. La profession la plus utile et la plus répandue est sans contredit celle des hommes précieux qui consacrent leur temps et leurs peines à la culture. Elle exerce les muscles, et leur donne la force aux dépens de l'agi-

lité. Cet effet est d'autant plus marqué ici, que la terre est très-liée, et qu'on ne la remue qu'avec de grands efforts. Les autres professions sont très-variées, mais dans toutes règne l'activité, principe de la force.

6.° *Percepta.*

La gaieté de l'habitant du Charolois, qui ne le quitte jamais, le peu de durée de ses affections tristes, sont une cause puissante de santé, qui le soutient dans ses entreprises, dans ses revers, dans ses maladies même. Tout ce qui tendra à la maintenir et à l'augmenter lui sera très-utile.

§. III.

Maladies les plus communes dans le Charolois.

Les influences nuisibles que je viens de faire connaître donnent naissance aux maladies, et concourent, avec la constitution et le tempérament des habitans, à leur imprimer le caractère qu'elles portent; elles doivent aux idiosyncrasés individuelles les épiphénomènes; les accidens qui compliquent leur marche obscurcissent leur diagnostic, et rendent le traitement plus difficile. Quiconque étudiera, dans un pays donné, les causes, le caractère, la marche des maladies, reconnaîtra ces diverses influences, soumises, je le sais, à des modifications assez nombreuses, mais qui n'en ont pas moins une existence générale, à l'évidence de laquelle on ne peut se refuser. C'est ce dont on se convaincra pour le Charolois, en jetant un coup-dœil sur l'aperçu suivant des maladies qui y dominent. Je suis obligé de revenir sur les influences hygiéniques indiquées précédemment, mais c'est sous un point de vue différent. Là je les ai considérées comme causes avantageuses et nuisibles; ici je les suis dans leurs effets désavantageux.

Les maladies dominantes sont actives; l'accroissement, l'exaltation des forces vitales établissent leur caractère. Le climat, la force

des habitans, leur tempérament, que j'ai dit être sanguin et bilioso-sanguin, rendent raison d'une manière satisfaisante de cette activité.

Les fièvres les plus répandues sont les méningo-gastriques (inflammatoires), les gastriques (bilieuses), et celles qui résultent de leurs complications. Les embarras gastriques et intestinaux se présentent en foule aux regards de l'observateur. Il existe des fièvres ataxiques et adynamiques primitives; mais le plus souvent elles succèdent aux inflammations violentes, et surtout à celles du poumon. Quelques cantons offrent des intermittentes automnales très-rebelles, qui revêtent les types de tierce et de quarte. La ville de Paray-le-Monial, le canton de Saint-Bonnet-de-Joux, se font remarquer à cet égard. La première doit cette triste prérogative à quelques marais qui l'entourent, et à son exposition aux vents du sud et du sud-ouest, en même temps quelle est dominée du côté du nord par une montagne élevée; le second la tient de ce que l'eau séjourne dans la terre très-près de sa surface, et s'échappe facilement à travers le sable qui en forme la superficie.

La classe des phlegmasies fournit les affections les plus nombreuses; les inflammations cutanées, tant générales que locales, la pleurésie, la pneumonie, la pleuro-pneumonie, la péritonite, les angines tonsillaire, gutturale, laryngée, trachéale, les ophtalmies, sont les plus communes. La suppression de la transpiration les produit ordinairement, et spécialement la pleurésie et la pneumonie.

Parmi les hémorrhagies actives l'épistaxis, l'hémoptysie et l'hémathémèse tiennent le premier rang pour la fréquence.

On trouve peu de scrophuleux; le scorbut ne se rencontre que dans les lieux bas et humides, au bord des étangs et des rivières. Là aussi s'observent des ulcères atoniques des jambes. La siphilis, qui trouve dans son mode de propagation de nouvelles forces pour s'étendre, a pénétré dans ce pays ainsi que dans bien d'autres.

Le goêtre est endémique dans les montagnes élevées de l'extrémité nord-est, où les scrophules s'observent également.

Outre ces maladies communes aux deux sexes, je relaterai les suivantes, comme les plus communes auxquelles les femmes soient exposées. Je placerai ici la péritonite puerpérale et les accidens que peut entraîner la suppression des règles, des lochies et de la sécrétion lactée, tels que le gonflement, l'inflammation et la suppuration des mamelles, la métrite et l'inflammation de la plupart des viscères abdominaux. La suppression de ces évacuations reconnaît une cause déjà indiquée ; les variations atmosphériques. L'infraction des règles de l'hygiène, les imprudences commises dans le régime ne la produisent pas moins fréquemment. Les femmes des campagnes fournissent des exemples nombreux de ce que j'avance : pendant le travail de l'enfantement et après l'accouchement, on les gorge de vin sucré, de liqueurs spiritueuses, d'alimens indigestes ; dès les premiers jours qui suivent la délivrance, et quelquefois le lendemain, ou le jour même, elles s'exposent sans ménagement à un air froid, et ne craignent pas de se plonger dans l'eau jusqu'au ventre, ou de mouiller leurs jupons pour laver leur lessive, les langes de leurs enfans, ou dans d'autres intentions. Je veux bien que l'habitude diminue en elle les effets de ces causes morbifères ; mais certes elles ne peuvent les supporter impunément, et chaque jour on les voit payer de leur vie de pareilles imprudences.

Les professions influent sur la nature et la fréquence des maladies; outre celles que nous avons vues être propres aux laboureurs, ils sont souvent atteints de dysenterie. Le passage subit d'un air chaud et sec à un air froid et humide, la malpropreté, l'humidité des maisons, le régime végétal, s'unissent pour lui donner naissance. Les hernies, suites d'efforts violens, sont attachées à cette profession. Les émanations terrestres agissent sur ceux qui, employés aux défriches, fouillent un sol qui n'avait pas été remué depuis bien des années, et les exposent à contracter des fièvres intermittentes pernicieuses.

Les commerçans qui, chargés d'exporter les productions indigènes, mènent une vie très-active, passent continuellement d'une province dans une autre, boivent beaucoup de vin et de liqueurs spiritueuses, reçoivent la pluie, la neige, les orages à chaque instant, éprouvent des maladies fréquentes et très-violentes.

Les coupeurs, les fendeurs, les sabotiers et tous les ouvriers chargés de l'exploitation des bois, demeurent et travaillent dans des cabanes composées de deux plans inclinés quadrilatères, réunis par leur partie supérieure, écartés par celle qui répond au sol sur lequel ils reposent, et de deux plans verticaux triangulaires qui bouchent des deux côtés l'espace qui sépare les premiers. Ils reposent sur la paille. Le feu, placé au milieu de l'habitation et alimenté avec du bois vert, donne une fumée épaisse, qui s'échappe avec peine par une ouverture pratiquée à la partie moyenne du bord supérieur du prisme triangulaire couché que représente cette grotesque demeure. Ils sont très-sujets aux rhumatismes chroniques, aux ophtalmies de longue durée, aux affections catarrhales, à la dysenterie et aux fièvres intermittentes rebelles.

Une autre profession qui se rapproche un peu de la précédente par les maladies dont sont atteints ceux qui l'exercent, est celle des pêcheurs d'étangs. Quand les eaux sont écoulées en presque totalité, ils entrent dans l'étang, où ils ont de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture, et même par-dessus, et cela dans l'automne, pendant un froid assez rigoureux. De là résultent des inflammations de la plus grande violence, des fièvres opiniâtres, des ulcères interminables aux jambes, des phlegmasies musculaires, fibreuses et synoviales.

Les tisserands choisissent des caves, des rez-de-chaussées humides, qu'ils dépavent pour placer leurs métiers; la lumière solaire n'y pénètre qu'avec difficulté, et ils la remplacent par la clarté lugubre d'une mauvaise lampe : leur corps incliné sur le métier en reçoit des secousses sans cesse répétées. Faibles, pâles, en quelque sorte étiolés, ils sont tourmentés par des ophtalmies chroniques que

determine et entretient l'irritation habituelle de la conjonctive, déterminée par la ténuité des objets qu'ils sont obligés de fixer et par les vapeurs très-sensibles à l'odorat que répand l'huile dont ils font usage. Ils sont sujets aux affections organiques des viscères abdominaux; les rhumatismes ne les épargnent pas plus que ceux des professions précédentes.

La phthisie pulmonaire, les hémoptysies sont liées aux professions de forgeron, de maréchal, de serrurier, par l'irritation que portent sur les poumons un air brûlant chargé d'émanations charbonneuses et ferrugineuses. La vivacité de la lumière émanée des corps incandescens qu'ils fixent sans cesse diminue de bonne heure la sensibilité de la rétine, affaiblit leur vue, et les jette dans la cécité. Elle détermine la formation des taies et des ophtalmies opiniâtres.

L'influence qu'exercent les saisons sur les maladies est connue des médecins, qui savent qu'elle porte non-seulement sur leur nature, mais encore sur l'espèce des organes affectés. 1.° Les phlegmasies tant générales que locales dominent sur la fin de l'hiver, pendant le printemps et une partie de l'été, époque à laquelle elles se compliquent avec les affections bilieuses, qui sont dans toute leur force à la fin de cette saison et au commencement de l'automne; sur sa fin, les affections muqueuses les compliquent et dominent pendant une partie de l'hiver. 2.° Il est encore d'observation que les affections céphaliques sont plus communes en hiver, que les organes thorachiques se trouvent plus souvent compromis durant le printemps, et ceux de l'abdomen en été et en automne. Cette influence, soumise à de nombreuses modifications dans les diverses contrées, n'en est pas exempte dans le pays montueux que nous observons. Là les phlegmasies commencent plutôt en hiver et se prolongent plus long-temps en été, et y compliquent les affections bilieuses, communes alors, et durant presque tout l'automne; les maladies muqueuses sont généralement assez rares, et n'ont qu'un règne passager. Malgré la prépondérance des affections thorachi-

ques au printemps, on en observe encore beaucoup en été à cause de la vivacité de l'air.

Les maladies épidémiques revêtent le même caractère d'activité que les sporadiques. La petite-vérole s'observe encore souvent, parce que la vaccine n'est point généralement répandue ; plusieurs causes se sont opposées jusqu'ici à sa propagation. Tous les médecins ne l'ont point adoptée, ou du moins ne se sont point occupés de son inoculation. Parmi ceux qui ont reconnu son utilité et qui cherchent à l'étendre, plusieurs ne le font qu'en exigeant des rétributions plus ou moins fortes, qui seraient seules capables de retenir les gens de la campagne, lors même que leur insouciance pour tout ce qui concerne leur santé et celle de leurs proches ne serait pas le plus grand obstacle à l'extension de cette précieuse découverte. Quand il s'agit d'une chose aussi directement liée au bien de l'humanité et à la population, on doit compter pour rien les motifs d'intérêt personnel. L'homme pensant, le médecin tel qu'il doit être et que ne guide point un sordide intérêt, se fera toujours un devoir, un plaisir de les sacrifier au bien public et à la vie de ses semblables.

Dès que les gens du peuple sont malades, ils ont recours aux médicamens incendiaires et sudorifiques. Viennent-ils à être atteints d'une fièvre continue, inflammatoire, bilieuse, d'une phlegmasie active quelconque; aussitôt les bonnes femmes qui remplissent la chambre du malade, dont elles vicient l'air par leur nombre, et dont le caquet infernal ne nuit guère moins au souffrant que sa maladie même, lui donnent des médicamens très-actifs à formules bizarres, enfantées par l'ignorance et transmises par la routine ; elles l'accablent sous le poids des couvertures, appliquent sur lui des linges chauds, des topiques très-élevés en température, et ferment les portes et les fenêtres. Les moyens sudorifiques employés primitivement, sans doute dans des cas de suppression de la transpiration, et qui peuvent encore être très-utiles dans ces circonstances, lorsqu'on les administre avec discernement, deviennent meurtriers entre les mains

de ces personnes étrangères à l'art. Ce n'est pas tout, chaque commère a son remède particulier qui, selon elle, doit guérir de tous maux, et elle n'est pas contente qu'elle ne l'ait fait prendre au patient, qui, fatigué de tous ces moyens irrationnels, n'a recours à l'homme de l'art qu'après qu'ils l'ont mis aux portes du tombeau, et le plus souvent lorsque tout espoir de guérison est éteint. Le grand remède du peuple, celui qu'il emploie dans toutes ses maladies, est le vin. Ce médicament héroïque, si avantageux dans cette classe d'hommes, quand il est donné à propos, devient funeste à la plupart des malades, parce qu'ils le prennent sans connaissance de cause et outre mesure. Ils en usent bien plus communément dans la force des maladies aiguës qu'à leur déclin et dans les affections chroniques, parce qu'ils sont de la plus grande insouciance pour toutes les maladies qui ne les forcent pas à s'aliter subitement. On voit des exemples répétés de l'usage abusif du vin dans les phlegmasies thorachiques. Rien de plus commun que l'abus des corps gras, des topiques de nature variée appliqués sur les éruptions cutanées herpétiques, psoriques et autres. Les femmelettes se servent, pour faire passer les croûtes laiteuses des enfans, de beurre fondu chaud, avec lequel elles les frottent : ce moyen n'atteint que trop bien le but qu'elles se proposent; les croûtes se dessèchent, et l'humeur qu'elles couvraient cesse de couler. La répercussion de ces éruptions donne naissance aux accidens les plus graves, à des métastases variées sur les organes céphaliques, thorachiques et abdominaux, auxquels succombent ces malheureuses et innocentes victimes d'une pratique aveugle. Il est d'observation que cette suppression amène très-souvent les convulsions, d'ailleurs si communes dans cet âge que caractérise la mobilité du système nerveux. La répercussion des autres exanthèmes n'est pas suivie d'effets moins funestes.

La pratique de la médecine n'admet point de vues exclusives. Ici, comme partout ailleurs, le traitement des maladies doit être modifié d'après une foule de circonstances relatives à l'âge, au sexe, au

tempérament, à la constitution, aux idiosyncrases, aux coïncidences physiques et pathologiques, circonstances que le médecin observateur peut seul apprécier. On n'en doit pas moins avancer que la constitution des habitans offre de grandes ressources; que, dans les maladies modérées, le médecin doit beaucoup attendre des efforts de la nature, pourvu qu'il ne les contrarie point; mais que, s'il faut les laisser agir dans les cas où les symptômes ne sont pas trop intenses, il sera souvent nécessaire et même indispensable de les modérer, de les combattre par des moyens énergiques, si on ne veut s'exposer à les voir amener, par leur violence, une issue promptement funeste. Si, pour ne pas me borner à ces généralités trop vagues, j'en fais quelques applications, et que je choisisse mes exemples dans la classe des phlegmasies qui fournit le plus de maladies, je vois que l'observation nous montre tous les jours des guérisons d'inflammations thorachiques, abdominales, etc., cutanées, séreuses, viscérales, obtenues par les forces de la nature, seules ou secondées des moyens les plus simples. Je me rappelle qu'au printemps de 1809 beaucoup d'individus de Charolles et des environs eurent des inflammations des poumons et des plèvres; mon père donna des soins à une quarantaine; ils furent guéris par une sage application des règles de l'hygiène et par des moyens thérapeutiques très-simples; deux ou trois seulement succombèrent. Une femme qui n'avait réclamé des secours que très-tard, devint phthisique. Mais combien aussi ne voit-on pas, principalement sur les sujets les plus forts, de pleurésies, de péricardites, de phrénésies, de péritonites, de pneumonies, d'hépatites, tuer rapidement ceux qui en sont attaqués, si les moyens les plus énergiques de l'art, les dérivatifs les plus puissans ne sont employés au plutôt, et dirigés non-seulement contre la maladie, mais encore contre la cause quand elle subsiste et qu'on peut l'apprécier. Les saisons et les constitutions régnantes dans chacune d'elles doivent être prises en grande considération dans le traitement des maladies. Quand on aura à combattre des maladies dépendantes des professions mentionnées, les moyens les plus avantageux seront ceux qui

détruiront ce qu'il y a de vicieux dans elle. La soustraction à l'action de la cause, est le point par lequel on doit commencer, celui sans lequel tous les autres, adaptés d'ailleurs à la nature de la maladie, n'auront que des effets incertains; personne assurément ne traitera les gens oisifs qui prennent peu d'exercice de la même manière que les paysans actifs et vigoureux. Les localités feront également varier les indications curatives : dans les lieux bas et humides, au voisinage des eaux stagnantes, les toniques seront souvent indiqués; on n'y traitera pas une phlegmasie, une altération organique par des moyens identiques à ceux que l'on dirigerait contre la même maladie dans les endroits secs et élevés.

Résumé général.

Je vois, en me résumant, dans le Charolois, 1.° un pays élevé, montagneux, parcouru par plusieurs petites rivières et quantité de ruisseaux rapides, contenant un assez grand nombre d'étangs, nullement marécageux, couvert de beaucoup de bois, possédant d'excellentes prairies, offrant un aspect triste, rebutant dans son ensemble, agréable dans ses détails, ayant un sol très-fertile, très-peuplé d'habitans robustes, sanguins, affables, actifs, faisant un commerce étendu des productions indigènes, divisé naturellement en deux parties, dont la plus étendue se fait remarquer par la bonté du sol, la fertilité, l'abondance, la vigueur, l'activité, la franchise des habitans; l'autre, se distinguant par un terrain sablonneux, moins fertile, par plus de pauvreté, par moins d'activité dans les habitans que divise l'esprit de discorde et de chicane; 2.° des saisons variables, un air pur, vif, continuellement agité par le cours des eaux et les vents mille et mille fois réfléchis par les montagnes, altéré dans plusieurs endroits, et notamment dans les habitations des campagnes, par leur construction vicieuse, leur distribution mal entendue, leur mauvaise exposition et le voisinage d'émanations délé-

tères ; des vêtemens assez appropriés aux vicissitudes atmosphériques, devant être cependant plus uniformes dans les diverses saisons ; des alimens bons, du vin potable, de grandes variations dans les transpirations cutanée et pulmonaire ; 3.° des maladies caractérisées par une grande réaction des forces vitales, de grandes ressources dans la constitution des habitans pour le traitement de leurs maladies.

SECONDE PARTIE.

Topographie médicale de la ville de Charolles.

CHAROLLES, petite et ancienne ville, capitale du Charolois, dont elle occupe le centre, aux 21° 42′ de longitude du méridien de l'île de Fer, aux 1° 42′ de celui de Paris, et aux 46° 25′ de latitude boréale, est bâtie à la réunion des rivières de Reconce et de Semence. Celles-ci viennent du nord-est, en embrassent la majeure partie, s'unissent au dessous et fuient au midi. De petites montagnes, dont la pente est rapide, la bornent dans tous les autres sens, excepté au nord-ouest, où règne une vallée longue d'une demi-lieue, et qui s'incline vers la ville par une pente assez marquée; un petit ruisseau y serpente et se perd dans la Reconce, après avoir donné naissance à deux petits étangs. Les maisons sont placées au bord des rivières, sur une éminence qui est à son centre et que surmonte un vieux château, et sur les revers des collines qui lui servent de limites. Elle est tellement disposée, que, malgré son peu d'étendue, il est difficile d'en voir toutes ses parties du même point, et qu'on ne la découvre que quand on y est arrivé.

Les rues sont étroites, tortueuses, aboutissent les unes dans les autres sous des angles très-rapprochés du droit: le plus grand nombre regarde le nord-est, aucune ne traverse la ville dans toute son étendue. L'humidité et la boue séjournent dans celles qui avoisinent les rivières. Quelques-unes du faubourg de la Magdelaine et de celui du Calvaire, quoique élevées et rapides, sont très-sales. Les maisons ont au plus deux étages. Les chambres sont élevées et

spacieuses : l'humidité pénètre dans beaucoup, soit à cause de la proximité des rivières, soit par suite de leur adossement aux collines mentionnées.

La population de Charolles est de quatre mille ames ou environ : le nombre des naissances, qui l'emporte sur celui des décès, et les étrangers qui viennent s'y fixer, augmentent le nombre des habitans, que les maisons contiennent avec peine : aussi s'agrandit-elle chaque jour. Il résulte du relevé des naissances et décès pour les années 11.e, 12.e, 13.e de la république, les trois premiers mois de l'an 14, les années 1806..7..8..9 que le nombre des naissances pendant ces sept ans et trois mois excède celui des morts au moins de soixante individus.

Les habitans sont robustes, d'une gaieté inaltérable, généreux, enclins aux plaisirs, partisans de la bonne table, amateurs de nouveautés, exerçant une hospitalité franche et désintéressée. Le sexe, d'une taille moyenne bien prise, joint à un maintien aisé, à une grande gaieté, la régularité des traits et les graces de la figure. Il est peu d'endroits où il soit aussi aimable, et possède autant de moyens naturels de plaire.

Charolles est balayé par les vents du nord et du nord-est, et reçoit un petit courant du nord-ouest. Le vent du midi ne peut y aborder qu'en remontant la vallée, dans laquelle coule la Reconce : il est inaccessible à tous les autres rumbs. Le cours des rivières fait dominer, toutes choses égales d'ailleurs, les courans du nord sur ceux du midi. Cette prépondérance est d'autant plus assurée, que la disposition du sol ouvre aux premiers des routes multipliées et faciles qu'elle a refusées aux autres. En outre, comme les vents du septentrion et du sud-ouest sont les dominans dans le Charolois, et que ce dernier passe par-dessus la ville, celui du nord y règne presque exclusivement.

Je pense que c'est à cette disposition que l'on doit attribuer la rareté des maladies épidémiques dans cette ville, qui est d'ail-

leurs peu favorablement disposée sous la plupart des autres rapports. Cette raison deviendra plus plausible, si l'on compare, à cet égard, Charolles à Paray : celui-ci, qui se trouve dans des conditions tout-à-fait opposées et qu'avoisinent quelques fonds marécageux, est fréquemment désolé par des épidémies.

On peut rendre cette ville beaucoup plus salubre, en prolongeant les rues qui se dirigent du nord au sud, et de l'est à l'ouest, en abattant des restes de vieux murs qui servirent jadis de remparts, et qui, aujourd'hui entièrement inutiles, nuisent beaucoup à la ventilation ; en détruisant également une porte de ville basse et étroite qui subsiste à l'ouest, en procurant plus de pente aux rues basses, en y prévenant l'accumulation et le séjour de la boue, en l'enlevant avec exactitude, et en pratiquant des canaux qui conduisent aux rivières, les eaux pluviales et celles qu'on jette dans les rues.

Le cimetière est placé au nord-est de la ville sur une petite montagne qui la domine de ce côté.

L'endroit où l'on tue les animaux qui servent à la consommation des habitans est avantageusement placé sur un filet d'eau échappé de la Semence, et qui entraîne le sang, les excrémens et les autres substances dont le séjour et la putréfaction pourraient produire les plus graves inconvéniens.

Une prairie cotoyée par la Reconce, qui l'embrasse en forme de demi cercle, et plantée en partie d'arbres touffus, sert de promenades qui sont très-agréables. L'air y est vif et humide; il est dangereux de s'exposer à son action pendant les soirées d'été.

Placées entre la petite montagne qui occupe le centre de la ville et la Semence, dont les sépare seulement un jardin peu large, les prisons sont humides. Les détenus ont, pour se promener, une petite cour renfermée de tous côtés par des murs élevés jusqu'au niveau des toits, dépourvus de toute espèce d'ouverture, et qui s'opposent à la circulation de l'air, non-seulement de la cour, mais aussi des chambres. Celles-ci ne reçoivent le jour que du côté de la cour :

ajoutez à l'humidité et au défaut de ventilation la malpropreté de mauvais alimens, les peines de l'esprit, l'incurie propre aux prisonniers, leur nombre, quelquefois trop grand pour l'étendue de leur demeure, et vous aurez une idée juste des causes qui nuisent à leur santé et les exposent aux maladies les plus meurtrières. D'après cet exposé succinct, il est facile de trouver les moyens simples et peu dispendieux de diminuer ces inconvéniens. Il ne s'agirait, pour cela, que 1.° de faire usage des ventilateurs dans l'intérieur des prisons et dans la cour; 2.° d'employer pour les cachots, les fumigations avec l'acide muriatique oxigéné d'après la méthode de *Guyton de Morveau*; 3.° de renouveler souvent la paille sur laquelle couchent les prisonniers, et d'entretenir la plus grande propreté possible; 4.° de rendre leurs alimens meilleurs, et surtout de leur accorder un peu de vin. Ces êtres coupables ou malheureux, sans cesse occupés de la perte de leur liberté ou de l'idée d'une mort prochaine, sont assez à plaindre pour qu'un gouvernement sage et éclairé s'occupe de diminuer leurs peines. Les moyens que je propose méritent d'autant mieux d'être pris en considération, que plus des trois quarts des détenus le sont pour dettes. En outre, la salubrité des prisons influe sur celle de la ville; et il est bien reconnu que du peu d'épidémies qui la ravagent, le plus grand nombre y prend sa source.

L'hôpital contient habituellement trente à trente cinq malades; il est composé de trois ailes, dont deux occupées par les malades, et la troisième par les hospitalières et les domestiques de la maison. Sa forme se rapproche de celle d'un fer-à-cheval, dont l'ouverture, dirigée au couchant et un peu au nord, correspond directement à la petite vallée que j'ai indiquée de ce côté, et au courant d'air qui la suit. De ce même côté se trouve un grand jardin qui sépare de la Reconce l'édifice auquel il est annexé. La rive opposée de la rivière est garnie de prés; l'éminence du centre de la ville le garantit entièrement des vents d'est et de sud-est. Masqué par des maisons, il n'est complètement découvert qu'au nord-ouest. Le

courant d'air qui accompagne la Reconce, et le vent du nord portent indirectement sur lui. Les malades sont distribués dans deux salles placées au rez-de-chaussée, mais très-élevées au-dessus du sol, surtout du côté de la rivière; à l'angle de leur réunion se trouve une chapelle avec laquelle elles communiquent librement. L'une est remplie par les hommes, c'est la plus grande et la plus voisine de la Reconce, dans l'autre sont reçues les femmes; leur plafond est élevé; les lits, assez bons, y sont distribués sur deux rangées distantes l'une de l'autre d'environ huit à dix pieds; mais un espace de trois pieds au plus les sépare; des rideaux épais, qu'il est très-rare de trouver ouverts, les ferment exactement; les fenêtres avoisinent le plafond, et sont bien au-dessus des lits : d'où un accès difficile de la lumière. Dans la salle des femmes trois portes forment l'ensemble des ouvertures pratiquées au niveau du plancher, une seule communique directement à l'extérieur; elle est presque constamment fermée. Celle des hommes n'en possède que deux, mais est mieux disposée sous ce rapport, en ce qu'il y en a une vitrée très-grande, et qui a vue sur la rivière. Les salles sont tenues proprement. L'eau qu'on emploie dans l'hospice est bonne, on pourrait desirer de meilleurs alimens.

Au-dehors, faciliter autant que possible un libre accès à l'air et à la lumière; à l'intérieur, faire descendre les fenêtres beaucoup plus bas, et à deux ou trois pieds du plancher, en pratiquer également des deux côtés des salles, percer au niveau du plancher et dans chaque salle des trous opposés et que l'on pourrait ouvrir et fermer à volonté; supprimer les rideaux, ou du moins les tenir habituellement ouverts, à moins de quelques maladies particulières, faire souvent des fumigations avec l'acide muriatique oxigéné; donner de bons alimens aux malades, voilà les principaux changemens que l'on a à desirer. Ils sont d'autant plus essentiels, qu'il est généralement reconnu que le défaut de ventilation, et la stagnation des émanations qu'exhalent les malades dans les hôpitaux mal construits, en font périr un plus grand nombre que les maladies pour lesquelles ils viennent y

chercher des secours. De plus, ils paraîtront indispensables, si l'on considère, que presque tous les malades admis dans l'hospice sont atteints de fièvres intermittentes, d'engorgemens viscéraux et de diverses affections chroniques. Ceci pourrait peut-être paraître en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut du caractère d'activité des maladies; mais on ne le trouvera pas étrange, si l'on considère que les personnes atteintes de maladies aiguës se font traiter chez elles, ou périssent avant de réclamer les secours de l'art, et que celles minées par de longues maladies sont les seules qui recherchent un lit à l'hôpital.

J'avais indiqué les principales plantes officinales; j'avais donné plus d'extension à l'article des animaux, dont j'avais formé un tableau assez fidèle et étendu : je m'étais proposé de consacrer un article particulier à chaque ville; mais, entraîné par-là dans de trop grands détails, je voyais se doubler le volume de cette dissertation inaugurale, peut-être déja trop longue; ce qui m'a engagé à la restreindre à ce qu'on vient de lire.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus magnæ mutationes tum frigoris, tum caloris et cætera pro ratione eodem modo. *Sect. III*, *aph.* 1.

II.

In temporibus, quandò eâdem die, modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos expectare oportet. *Ibid.*, *aph.* 4.

III.

In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, constantes et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu. *Ibid.*, *aph.* 8.

IV.

Ex anni verò temporibus, in universum quidem siccitates pluviosis sunt salubriores, et minùs lethales. *Ibid.*, *aph.* 15.

V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus, nonnulli verò in quibusdam ipsorum et fiunt, et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.